

Qui étaient les femmes gardiennes de camps de concentration ?

Les historiens estiment à environ 3 500 le nombre de femmes formées à Ravensbrück pour devenir gardiennes dans les camps de concentration. Sur la base d'études allemandes, Jean-Luc Bellanger retrace l'histoire de ces femmes qui n'étaient pas prédisposées à jouer ce rôle mais qui, très souvent, se transformèrent rapidement en monstres de brutalité, s'acharnant sur les déportées.

Dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir le 30 janvier 1933, les militants nazis dans tout le pays, se sentant maîtres de la situation, se précipitèrent contre leurs ennemis politiques, ceux contre qui ils avaient mené une guerre de rues depuis de nombreuses années et, tout en les maltraitant souvent sauvagement, les jetèrent dans des cachots improvisés. Communistes, socialistes, syndicalistes ou bien « Témoins de Jéhovah » se virent ainsi emprisonnés dans des conditions terribles, sous la garde de membres de la SA le plus souvent, mais dans tous les cas à la merci d'ennemis seulement animés par la haine politique. C'était la période des « camps de concentration sauvages », rapidement connus et réprouvés dans le monde entier.

En général les victimes ainsi brutalisées étaient des hommes, mais le cas ne tarda pas à se poser du sort de militantes antinazies que l'on voulait également interner, mais pour lesquelles se posaient tout de même des conditions de décence particulières. Les autorités nazies mirent longtemps à prendre la mesure du problème, et c'est seulement en octobre 1933 que, dans un camp de concentration existant, à Moringen, près de Göttingen, un bâtiment fut isolé et sa destination nouvelle définie, comme « Camp central de concentration pour femmes ». Le KZ avait été créé dans un « Centre de mise au travail » obligatoire (*Werkhaus*). La majorité des détenues y resta longtemps constituée de membres du groupe religieux connu en Allemagne comme « Scrutateurs de la Bible » (*Bibelforscher*), les « Témoins de Jéhovah », les autres détenues étant surtout militantes de gauche, communistes et social-démocrates.

La question se posa aussitôt d'assurer la surveillance de ce camp particulier, et les nazis durent improviser en recourant, en dehors du personnel féminin du *Werkhaus*, aux personnes en qui ils pouvaient avoir confiance : les femmes membres d'une des organisations créées par le parti. Comme le chômage sévissait encore à cette époque de façon cruelle en Allemagne, il n'était pas difficile de trouver des volontaires, même (ou surtout) pour une tâche comme celle de surveillantes de centre d'internement d'adversaires politiques, et il n'y eut aucune

difficulté à assurer cette tâche durant la période de plus de quatre ans durant laquelle Moringen assumait le rôle de « KZ central pour femmes » (on y compta au total quelque 1 350 détenues durant cette période).

C'est en décembre 1937 que Moringen fut remplacé dans ce rôle par le château de Lichtenburg, sur l'Elbe près de Torgau⁽¹⁾. Il s'agissait d'un KZ créé dès mai 1933, passé tout spécialement sous la coupe des SS et devenu une sorte de prototype, de KZ « modèle ». Les 1 200 hommes qui y étaient internés furent transférés en été 1937 à Buchenwald, faisant ainsi place en décembre à un peu plus de 500 femmes venant de Moringen. En 1940, Moringen, resté vide, fut transformé en un premier « Camp de protection de la jeunesse » (*Jugendschutzlager*) d'Allemagne nazie.

Ouverture de Ravensbrück et d'autres camps pour femmes

Le recrutement des gardiennes indispensables pour Lichtenburg se faisait alors simplement par petites annonces ou par le bouche à oreille. Ce travail était présenté comme « activité sociale auprès de délinquantes », ou simplement comme « gardienne dans un camp ». Le premier contingent venant de Moringen comportait 16 gardiennes, bientôt deux fois plus nombreuses et accompagnées de secrétaires, d'un médecin et de six infirmières pour atteindre, en 1938, 51 gardiennes et une soixantaine d'autres personnes aux

fonctions diverses. Même la « section politique », la Gestapo du camp, finit par engager quelques femmes pour des travaux subalternes. Les gardiennes, « surveillantes de prisonniers » (*Gefangenenaufseherinnen*) étaient civiles, dépendant des autorités de justice, ni membres ni employées de la SS.

C'est à Lichtenburg que la nouvelle profession de « gardienne de KZ » fut définie et expérimentée. Il était alors devenu évident qu'un nouveau camp de concentration moderne destiné aux femmes détenues était indispensable et qu'il faudrait un corps nouveau de gardiennes spécialisées. La construction du grand KZ de Ravensbrück et la formation des gardiennes eurent donc lieu simultanément. Lors du transfert des détenues de Lichtenburg au nouveau camp, le 18 mai 1939, détenues et gardiennes se connaissaient déjà bien. Leur chef à toutes était Johanna Langefeld, dont ce titre couronnait la formation à Lichtenburg. Un certain nombre des gardiennes de Lichtenburg firent ensuite carrière à Ravensbrück et dans d'autres camps de concentration. Les sans-grade, pas forcément motivées, démissionnèrent en partie (environ la moitié) au moment du transfert à Ravensbrück, et seules 50 % des autres poursuivirent cette activité jusqu'en 1945.

Le camp de Ravensbrück resta jusqu'en 1941 le seul camp de concentration pour femmes. Il fut en même temps le centre d'instruction des gardiennes de KZ, à son propre usage à l'origine. Mais l'expansion

Gardiennes à Majdanek et dans les camps de l'est

Le camp de Majdanek, situé dans un faubourg de Lublin en Pologne, a été l'objet d'une étude approfondie concernant les femmes gardiennes. Majdanek a été un KZ tout à fait particulier, et différent des autres par bien des caractéristiques. Créé en octobre 1941, à peine plus de trois mois après l'invasion de l'URSS, il a d'abord servi de camp de prisonniers de guerre pour quelque 10 000 Soviétiques, alors qu'il y avait à peine de quoi en abriter la moitié. Travailleurs forcés polonais et juifs y furent aussi internés, dans des conditions également meurtrières pour tous. La création d'entreprises industrielles d'habillement amena Himmler à ordonner la création d'un KZ pour femmes dans l'emprise de Majdanek. Le massacre de l'« Opération Reinhardt »⁽¹⁾ transforma ce travail de couture en simple récupération, les vêtements des milliers de femme et d'hommes assassinés étant alors triés, désinfectés et préparés pour leur envoi dans d'autres régions. Avec la mise en service des installations d'assassinats de Belzec en mars et de Sobibor en mai 1942, et les gazages incessants à Majdanek, ce camp n'était plus qu'un centre d'assassinats et le resta jusqu'à sa liquidation définitive, puis son occupation par l'Armée Rouge en juillet 1944.

Si les gardiennes de Ravensbrück n'avaient pas à se plaindre matériellement de leurs conditions d'existence, exceptionnellement bonnes, et souvent inespérées pour ces femmes qui provenaient le plus souvent de

milieux sociaux très simples, par contre leur mutation à l'est, à Majdanek par exemple, semble bien avoir été un véritable choc. Les conditions d'existence des détenues étaient épouvantables, l'état hygiénique du camp était catastrophique, il n'y avait pour tout le camp qu'un seul point d'eau, il fallut plus d'un an avant que des toilettes primitives soient prévues (pour 1 000 à 6 000 détenues selon les périodes), et elles étaient inaccessibles la nuit... Des brimades invraisemblables rendaient la vie des détenues encore pire, comme le sadisme du personnel chargé de fournir les vêtements aux détenues, qui donnait aux arrivants les oripeaux les moins adaptés au camp, comme robes de bal ou chaussures à talons hauts, provenant des victimes déjà assassinées.

Selon les récits et aveux faits au cours de procès d'après-guerre, il semble que les gardiennes mutées dans les camps de l'est aient éprouvé des sentiments contradictoires à l'égard de leur nouvelle vie. Le salaire, à l'étranger, était plus élevé et apparemment les conditions matérielles d'existence des gardien(ne)s étaient meilleures encore dans les camps de l'est qu'à Ravensbrück. Des avantages supplémentaires devaient résulter en particulier de trafics profitables aux dépens des victimes. Pourtant, selon la formulation d'une ancienne gardienne de Majdanek (devant les juges britanniques du procès de Bergen-Belsen), si le sort des détenues à Lublin était « affreux » (*schrecklich*), les

conditions pour les gardiennes y étaient « insupportables » (*eine Zumutung*), une vraie punition !

Le nombre de gardiennes dans ces KZ pour femmes (mis à part Ravensbrück) semble avoir été systématiquement insuffisant. Le 1^{er} décembre 1942, la gardienne-chef du camp de femmes de Majdanek se plaignait auprès du Kommandant du camp, Florstedt : « L'atelier d'habillement de la Waffen-SS comporte actuellement 2 097 détenues dont 1 350 sont constamment au travail en deux équipes (jour/nuit). L'équipe de garde comporte en ce moment 1 gardienne-chef et 9 gardiennes, dont il manque constamment 2 ou 3 pour maladie. On ne dispose donc en tout que de 6 gardiennes (...) Une augmentation de l'effectif est indispensable ». Florstedt fit en effet une demande pour 30 gardiennes, mais fin janvier 1943 seulement cinq gardiennes furent mutées... Cinq mois plus tard, Florstedt en appelle au WVHA à Berlin : « Un arrivage massif de nouvelles détenues est prévu pour bientôt. Je dispose actuellement, pour 7 141 détenues, de 17 gardiennes. Pour permettre un fonctionnement normal du KZ pour femmes je demande au moins 15 gardiennes supplémentaires ». On lui en prometta cinq, quatre seulement arriveront un mois plus tard... **J.L.B.**

(1) Pour l'« Opération Reinhardt », on peut se reporter au PR de juin 2014, où l'article « Experts en extermination » revient sur ce massacre.

territoriale suivant la conquête de la Pologne et l'occupation des régions découlant du pacte Hitler-Staline d'août 1939, puis la guerre contre l'Union Soviétique, entraînent la création d'autres KZ pour femmes. Le premier fut celui de Stutthof, près de Dantzig (ne pas confondre avec le KZ Natzweiler-Struthof, en Alsace), en janvier 1941. Le second fut créé en Pologne, premier camp d'Auschwitz, en mars 1942, suivi d'Auschwitz 2-Birkenau en août, et plus ou moins en même temps du KZ Lublin-Majdanek [voir encadré p. 8]. Suivirent en 1943 Riga-Kaiserwald en Lettonie, Herzogenbusch-Vught en Hollande, Kaunas en Lituanie et Vaivara en Estonie, le camp de femmes de Mauthausen en octobre 1943, et encore en 1944 ceux de Cracovie-Plaszow, Bergen-Belsen et Flossenbürg.

Avec la guerre à l'est, l'occupation rapide d'immenses territoires conquis et la création de nouveaux camps, toujours plus nombreux, créèrent le besoin de gardiennes. Facteur supplémentaire : de plus en plus d'entreprises étaient amenées à travailler pour l'occupant, et les nazis développèrent peu à peu, dans les territoires occupés et en Allemagne même, un système consistant à installer, à proximité des installations industrielles, des camps pour loger les travailleurs détenus. Appelés « camps extérieurs » (*Aussenlager*) des KZ, ils étaient à la fin de la guerre plus d'un millier dans l'ensemble de la zone soumise aux nazis, et le nombre de « camps extérieurs de KZ pour femmes » atteignait sans doute les 350.

Comment devient-on gardienne de KZ ?

Dès la création du KZ de Ravensbrück, les SS avaient commencé à y former des gardiennes, et avec le début de la guerre, puis son extension, les besoins croissaient et le recrutement se fit plus intense. Comment devenait-on gardienne de KZ ? Certaines femmes, jeunes ou moins jeunes, y virent la possibilité de quitter leur famille et d'améliorer leur condition sociale (et le salaire était attirant, atteignant près de trois fois celui d'une ouvrière du textile). Le service du travail, les entreprises employant des détenues de KZ, incitaient au recrutement. Pourtant dès 1940, les candidates étaient trop peu nombreuses, et le besoin devint aigu dès l'été 1941, avec l'invasion de l'URSS. Finalement, c'est seulement par l'inscription obligatoire au service du travail pour les femmes de 17 à 45 ans en décembre 1942, puis l'ordonnance du 27 janvier 1943 dans le cadre de la « guerre totale » proclamée par Goebbels, que le recrutement et la formation de gardiennes de KZ furent suffisants. C'est Ravensbrück qui assurait seul cette formation, consistant depuis mars 1942 en un stage de six semaines, suivi d'une période de probation de trois mois. Le KZ de Ravensbrück lui-même comptait à la fin de 1942 un total de 313 surveillantes, résultant d'un tri parmi le personnel formé : les recrues jugées insuffisantes étaient systématiquement expédiées vers les camps nouveaux à l'est...

En principe, seules des femmes gardiennes devaient être au contact avec les détenues, les SS chargés de la sécurité étant,

comme c'était déjà le cas dans les KZ classiques, maintenus à l'extérieur des camps. Par ailleurs, dans les lieux de massacres comme Majdanek, elles ne participaient pas aux assassinats. Bien que l'on parle couramment de « gardiennes SS », sur le plan administratif, elles ne faisaient pas partie de la SS, mais étaient classées comme « auxiliaires de la Waffen SS » (*Gefolgschaft*)⁽²⁾. Elles ne recevaient naturellement pas de grades SS, mais des appellations correspondant à leurs tâches, le titre le plus élevé étant celui de « surveillante-chef du camp d'internement » (*Oberaufseherin des Schutzhaftlagers*), la partie du KZ où étaient détenues les internées. Ces femmes étaient à la fois regardées de haut par la hiérarchie SS en tant que femmes, et soumises à des exigences strictes. On peut en trouver des exemples, durant les quelques années de guerre où la question pouvait se poser, dans le contexte de candidatures au mariage avec un SS, ou même simplement de l'accès à l'emploi de gardienne. Épouser un SS, pour une gardienne de KZ, exigeait l'établissement d'un dossier généalogique remontant aux arrière-arrière-grands-parents, en plus d'autres documents et réponses à des questionnaires innombrables, le tout soumis à une autorisation personnelle de Himmler. D'ailleurs le fait d'accéder à la noble profession de gardienne de KZ était en lui-même un honneur, expressément réservé dans une décision de mars 1943 du Kommandant Florstedt de Majdanek à des Allemandes « du Reich ».

Combien de femmes eurent-elles accès à cette profession ? Il est difficile de se prononcer sur un chiffre précis, mais on sait par exemple qu'en janvier 1945 le personnel de garde de Ravensbrück était chiffré par le WVHA (Direction économique et administrative de la SS) à 1 008 hommes et 546 femmes, beaucoup de ces dernières étant en poste dans les nombreux « camps extérieurs ». Des estimations sérieuses chiffrent autour de 3 500 (on parle aussi de 3 970) le nombre des gardiennes formées à Ravensbrück. En tout cas, le nombre de ces femmes doit s'être situé autour de 10 % de celui des SS employés à cette tâche.

Comment se comportaient des femmes-gardiennes vis-à-vis de détenues-femmes ? Même en évitant de généraliser, il est communément admis que les gardiennes des KZ se comportaient avec la même brutalité que leurs collègues SS-Tête de mort. Le règlement valable dans l'ensemble des camps de concentration dépendant de l'administration centrale était extrêmement détaillé et, contrairement à ce que l'on pourrait penser, il était extrêmement précis en matière de mauvais traitements interdits de façon générale. Entre la

Le règlement des camps interdit les mauvais traitements !

théorie et la réalité s'étendait bien entendu un monde, et chacun sait que les coups et les insultes faisaient partie de la souffrance quotidienne des concentrationnaires. Les femmes gardiennes ne faisaient pas exception. Et comme les hommes, elles pratiquaient la violence dans l'exercice courant de leur activité, pour accélérer le rythme du travail ou du déplacement, pour forcer une obéissance immédiate et absolue, pour briser la moindre lueur de résistance ou tout simplement pour marquer leur autorité. Comme les hommes, et selon leur caractère propre, elles pouvaient aussi se laisser aller à un déchaînement de violence incontrôlée, ce que le sociologue Wolfgang Sofsky définit comme « excès », par rapport à la violence « contrôlée », et certaines des gardiennes se sont fait remarquer par leur propension à ces dépassements de brutalité gratuite. Il va sans dire que ces brutalités, quelle que soit leur nature, n'entraînaient pas, en règle générale, la moindre répression disciplinaire...

Selon un des meilleurs spécialistes allemands du monde concentrationnaire féminin, Bernhard Strebel, ce personnel féminin de gardiennage des camps de concentration était très souvent choisi ou désigné parmi le personnel ouvrier et employé des entreprises employant la main d'œuvre des détenues de KZ. Il s'agissait de travailleuses ou de cadres, qui étaient transformées en gardiennes, très souvent volontaires, souvent aussi simplement désignées par leurs employeurs, et le plus souvent sans avoir droit à la parole. Elles n'étaient pas membres de la SS. Et il est intéressant de savoir que Bernhard Strebel a lu nombre de témoignages de ces femmes. Parfois elles avaient la possibilité, avant de commencer leur travail, de visiter l'entreprise où elles allaient être employées. Et certaines de celles qui étaient ainsi conduites dans un KZ pour voir le genre d'activité qui les attendait ont déclaré aux responsables du camp qu'elles préféreraient retourner à leur ancienne activité dans l'entreprise plutôt que la nouvelle tâche qu'on leur proposait... Bien entendu, devant le besoin de personnel de garde, tous les moyens étaient bons pour tenter de les faire revenir sur leur refus, mais celles qui résistaient aux pressions finissaient par pouvoir



Les gardiennes du camp de Ravensbrück lors d'une visite de Himmler en 1940 ou 1941.

retourner chez elles, la seule brimade étant alors qu'elles doivent, le cas échéant, payer leur trajet de retour.

L'existence de camps de concentration pour femmes, avec la connaissance souvent détaillée des horreurs que devaient soutenir les détenues, les traitements inhumains et les brimades innombrables auxquelles elles étaient soumises, le danger mortel constant qu'elles couraient, a toujours entraîné la compassion, plus forte sans doute envers le sexe féminin. Les gardiennes étaient souvent des monstres de brutalité. Pourtant, dans la plupart des cas, rien de spécial ne les prédisposait à jouer ce rôle. On a très bien décrit (Germaine Tillion) comment des filles ou femmes « normales » étaient transformées en un rien de temps en bêtes brutales et haineuses. Le contexte et la pression de l'encadrement suffisaient le plus souvent à déclencher cette transformation. En tout cas, on peut tirer de cet exemple, malheureusement pas vraiment unique, des conclusions pessimistes sur l'influence que l'autorité peut exercer sur des êtres malléables, non préparés moralement, idéologiquement, politiquement à discerner le juste de l'injuste et le bien du mal. Il faut le savoir, dans le monde où nous vivons aujourd'hui encore...

JEAN-LUC BELLANGER

- (1) Un article consacré au KZ de Lichtenburg a été publié dans le *Patriote Résistant* de novembre 2010.
- (2) Contrairement à ce qui a été longtemps soutenu les gardiennes des KZ n'étaient pas membres de la SS, « ordre » masculin, auquel « en tant que femmes » elles ne pouvaient pas appartenir.

■ Anette Kretzer, *NS-Täterschaft und Geschlecht, Der erste britische Ravensbrück-Prozess 1946-47 in Hamburg, (Criminels nazis et sexe, Le premier procès britannique de Ravensbrück à Hambourg, 1946-47)*, Metropol, Berlin, 2009 (non traduit).
Elissa Mailänder-Koslov, *Gewalt im Dienstalltag, Die SS-Aufseherinnen des Konzentrations- und Vernichtungslager Majdanek 1942-1944 (Violence quotidienne en service, Les gardiennes SS du camp de concentration et d'extermination de Majdanek, 1942-1944)*, Hamburger Edition, 2009, (non traduit).